LETTRE DU R. P. COCHIN AU R. P. BOISRAMÉ.

Sainte-Angèle, le 2 juillet 1884.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Le mardi 17 juin, je me rendis de Battleford à ma Mission de Sainte-Angèle, pour voir mes malades, faire le catéchisme aux enfants et séjourner un peu chez mes sauvages. Je ne trouvai là qu'une seule famille ; tous les autres sauvages étaient partis pour les bandes de Lucky-Man, Little-Pine et Big-Bear, réunies en un camp considérable, sis à 4 milles plus haut, sur la rive sud de la rivière Bataille. Ce concours avait pour objet la célébration du fameux Nipakwesimowin, fête religieuse des Cris infidèles.

Je me rendis tout de suite à ce camp. Il y avait là plus de deux cents loges. Au milieu, une centaine d'individus, hommes et femmes, étaient occupés à élever une sorte de temple pour le Nipakwesimowin. J'allai aussitôt à la maison de M. Craig, fermier du gouvernement ; j'y rencontrai un groupe de sauvages parlant haut et paraissant très excités. Je m'avançai pour saluer le fermier. Il avait les deux coudes tout enflés et ensanglantés. Je lui en demandai la cause. L'auteur même de la blessure, qui se trouvait là, sans donner au fermier le temps de répondre, me cria aussitôt : « C'est moi qui l'ai blessé avec le manche de cette hache, et je n'ai qu'un regret, c'est de ne l'avoir pas tué. » Le pauvre fermier aurait certainement été assommé, s'il n'avait pas paré le coup avec ses coudes. Je blâmai sévèrement l'agresseur de sa violence, et la plupart des assistants joignirent leurs reproches aux miens. Mais il y avait dans la bande de mauvais garnements, des écervelés, qui encourageaient le malfaiteur à recommencer. En même temps que moi, cinq ou six hommes de la police canadienne arrivèrent. N'ayant pas d'ordres

précis pour saisir le coupable, ils se contentèrent de tenir compagnie au fermier pour le protéger ; puis, craignant pour leur sûreté, à cause de l'excitation des sauvages, ils envoyèrent un d'entre eux à Battleford chercher du renfort. Dans l'après-midi, je fis le tour du camp, pour voir s'il y avait là de mes chrétiens. J'en trouvai quelques-uns appartenant aux autres camps voisins de Moosoowin, Tunder-Child et Nipahes, et, estimant qu'il y avait pour eux du danger à rester seuls au milieu de tant d'infidèles surexcités, je leur conseillai de s'en retourner. Ils partirent, à la tombée de la nuit, au nombre de cinq loges.

Comme je me disposais à m'en retourner, je rencontrai le chef lui-même ; il était tatoué et barbouillé des pieds à la tête, et avait pour tout vêtement un gilet et un brayet. Une tête de castor, surmontée de trois grandes plumes d'outarde, lui servait de bonnet ; son bras droit était armé d'un formidable casse-tête garni de clous, au bout duquel trois grands couteaux étaient fixés, en manière de hache. Sa longue chevelure noire flottait au gré du vent. Aussitôt qu'il m'aperçut, il vint à moi et me prit la main : « Maintenant, dit-il, je suis maigre ; je n'ai rien à manger ; tous mes gens et moi, nous allons mourir de maigreur. Vite ! fais-moi un billet pour prendre chez les soldats un peu de farine et du lard. Tu aides les soldats ; ils t'aiment, ils t'écoutent. Il y a cinq ans que je n'ai pas dansé, je veux danser à mon tour. » Je lui répondis que s'il était malheureux c'était sa faute ; qu'il n'y avait pas de sauvages qui eussent entendu plus que lui parler de notre sainte religion, et que, tant qu'il n'écouterait pas la voix du bon Dieu, il resterait malheureux. « Quant au billet que tu me demandes, lui dis-je, tu sais bien que je ne puis pas le faire ; tu sais aussi que tous les autres Pères, comme moi, ne te veulent que du bien. Tout ce que je puis t'offrir et te conseiller, c'est de sauver ton âme en

embrassant et pratiquant notre sainte religion, et de ne pas te perdre, toi et les tiens, en te livrant avec eux à la superstition et en faisant la guerre à tes bienfaiteurs. »

A ces mots, Panudinaker me tourna le dos et s'en alla en murmurant : « Tu nous abandonnes, et les Pères m'abandonnent. » Cette dernière phrase me perça le cœur, et ce ne fut pas sans verser des larmes que je m'éloignai de ce camp de malheur.

Mais ce n'était pas tout.

Le soir, la danse, c'est-à-dire le *nipakwesimowin*, devait commencer. Désireux de savoir si quelques-uns de mes chrétiens y participeraient, vers onze heures je me couvris d'une peau de bison et, ainsi déguisé, à la faveur des ténèbres, je me rendis de nouveau au camp. J'entrai dans la grande loge du *nipakwesimowin;* j'en fis le tour, sans être reconnu, et j'eus la douleur de compter dix de nos chrétiens au nombre des danseurs. Ces chrétiens m'avaient pourtant promis de ne pas participer au *nipakwesimowin*. Au sortir de la loge, je me glissai, sans dire mot, auprès d'un groupe de fumeurs barbouillés de rouge. Pensant que j'étais des leurs, l'un d'eux me passa sa pipe ; je fis semblant d'en tirer une ou deux bouffées ; puis, passant la pipe au voisin, je décampai.

Cette nuit-là et le mercredi 18 juin, durant toute la journée, vingt jeunes gens, après s'être fait dans la poitrine des incisions traversées par des cordes, se balancèrent en dansant jusqu'à ce que la peau se rompît ; un jeune homme fit promener autour du camp un cheval rétif, dont les guides entraient dans la peau de ses épaules ; un autre fit la même promenade, faisant un saut tous les dix pas, avec des carabines attachées à la peau de ses bras et sur son dos. Il y avait, à l'écart, des loges de chrétiens venus de loin par curiosité. Je m'arrêtai dans ces loges pour y passer la nuit, et, au petit jour, après avoir fait réciter les prières

aux enfants, je repris le chemin de Sainte-Angèle, où je dis la messe.

Pendant ce temps, les chefs et leurs conseillers se concertaient entre eux sur le moyen de faire la guerre et d'empêcher les soldats de venir sur leurs terres.

Dans l'après-midi, une trentaine de soldats, le commandant Crozier et le capitaine Antrobus à leur tête, arrivèrent. Aussitôt, les sauvages de hisser leur sac de médecine comme déclaration de guerre; puis, sautant sur leurs chevaux, ils se mirent à courir de tous côtés et à folâtrer autour des soldats, tirant des coups de fusil pour les effrayer. Quelques-uns même brandissaient leurs casse-tête à deux pas d'eux. Les sauvages étaient les plus nombreux, et dans leur costume de guerre ils paraissaient effrayants. Je vis quelques petits conscrits trembler de peur. Le chef Panudinaker les mit au défi de prendre l'homme qui avait frappé le fermier Craig, et d'arrêter qui que ce fût d'entre eux. Les soldats voulurent essayer; mais Panudinaker et ses sauvages montrèrent leurs couteaux et leurs casse-tête. Force fut aux soldats de se retirer sans prisonniers. Ils retournèrent sur leurs pas et vinrent camper près de Sainte-Angèle, dans la maison d'un autre fermier nommé Jefferson, placé là tout récemment pour apprendre l'agriculture aux gens mêmes de Panudinaker. Dans la crainte d'être attaqués la nuit par les Indiens, ils se bâtirent une espèce de fort, derrière lequel quelques-uns prirent un peu de repos.

Le jeudi 19 au soir, une quarantaine de nouveaux soldats, appelés à la hâte, arrivèrent. Leurs chevaux étaient tellement épuisés par suite de la chaleur qu'ils pouvaient à peine trotter ; trois d'entre eux tombèrent malades et moururent le long du chemin.

Le vendredi 20, le commandant se rendit au camp sauvage pour amener Panudinaker à comprendre que les

soldats ne venaient pas pour faire du mal aux sauvages, mais pour faire leur devoir, pour s'emparer d'un homme qui avait voulu en tuer un autre, et que la loi eût été aussi sévère pour un blanc coupable du même crime. Panudinaker et ses gens ne voulurent consentir à rien. Je ne sais pas exactement ce qui se passa alors, étant resté avec quelques bons sauvages dans le camp des soldats. Le commandant tardait à revenir, et nous étions tous inquiets. Enfin, vers quatre ou cinq heures, des sauvages à cheval, en costume de guerre et armés jusqu'aux dents, accoururent, criant d'une voix menaçante : « Nous avons faim, soldat, donne-nous à manger ! »

Je me trouvais là à cheval avec quelques Indiens qui, craignant leurs frères, s'étaient réfugiés au milieu des soldats, disant qu'ils voulaient mourir avec eux plutôt que de les combattre. Les soldats catholiques m'avaient prié de rester, afin que, s'il y avait combat, je pusse porter secours aux blessés. Comme je me disposais à les suivre, voici que deux cavaliers indiens vinrent droit à moi, sans mot dire, et m'accompagnèrent jusqu'au bois voisin de ma maison, m'empêchant d'aller plus vite qu'eux. Avant d'entrer dans le bois je soupçonnai qu'ils voulaient me faire un mauvais parti. Je me retournai aussitôt, et, donnant un vigoureux coup de fouet à mon cheval, je revins sur mes pas au galop. En se retournant, mon cheval envoya une ruade au cheval du sauvage le plus rapproché.

Le cheval, effrayé, culbuta son cavalier dans les broussailles ; moi, je profitai de l'incident pour prendre le large et laisser derrière moi mes deux incommodes compagnons. Je vis les soldats et les sauvages rangés en bataille en face les uns des autres et se mettant en joue, sans tirer ; des sauvages couraient dans les rangs des soldats, cherchant à arracher les fusils de leurs mains et les menaçant du casse-tête et du couteau.

Panudinaker avait son casse-tête levé au-dessus de la tête du capitaine Antrobus, qui le menaçait de son revolver. Un soldat, désarmé et roulé par terre, se relevait en criant : « Au secours ! » Un sauvage lui avait enlevé son fusil, son revolver et ses cartouches.

Comme j'étais à regarder, une bande de bons sauvages, hommes, femmes et enfants, presque tous à cheval et prenant la fuite, vinrent droit à moi, et dans la crainte qu'il ne m'arrivât quelque fâcheuse aventure, ils me conduisirent de force dans leur camp, à 6 milles plus bas que Sainte-Angèle, sur la rivière. A peine arrivé à cet abri, il me fallut entendre un long discours d'un chef sauvage, discours dans lequel l'orateur rappelait les bienfaits de nos Pères et demandait à Dieu, qui l'avait toujours secouru par la présence de ses prêtres, d'avoir encore pitié de lui et de tous ses enfants. En forme de péroraison, il poussa une exclamation : « *Awahik! Awahik!* Courage ! courage ! mes enfants ! L'homme de la prière est avec nous ! Courage ! » Je passai la soirée à faire le catéchisme aux enfants, aux vieux et aux vieilles, puis on récita le chapelet en commun. Les sauvages me servirent un bon souper de poisson frais et me préparèrent un lit dans la loge du vieux orateur. On récita la prière en commun, et l'on se coucha tant bien que mal. Je fus livré aux insectes et à leurs piqûres insupportables. Le lendemain matin, je dus faire, comme mes sauvages, une chasse en règle dans mes habits. Je me levai de bonne heure, et je courus à cheval à Sainte-Angèle, où j'appris que la paix avait été faite entre les soldats et les sauvages et que pas un seul coup de fusil n'avait été tiré. C'était providentiel. Tout était redevenu tranquille comme auparavant. Ne trouvant plus personne résidant à Sainte-Angèle, je traversai la rivière et j'allai passer le dimanche à Brassilor, colonie de métis nouvellement établie, et,

le lundi suivant, je repris le chemin de Battleford, où le R. P. Bigonesse et le F. Gérante m'attendaient.

Louis Cochin, o. m. i.

ÉCHOS DU NORD-OUEST.

Sous ce titre, on lit dans le journal *le Manitoba :*

8 *octobre.* — Mgr Grandin, notre bien-aimé pasteur, nous est arrivé le 1er octobre, après un long et pénible voyage dans les parties sauvages de son diocèse. Sa Grandeur nous avait quittés au commencement de juin, malgré l'état de souffrance où Elle se trouvait depuis deux semaines. C'était avec les plus grandes inquiétudes que nous avions vu s'éloigner de nous ce Vénéré Père. Mais, grâce à Dieu, la santé de Monseigneur s'est améliorée au grand air de notre belle rivière Saskatchewan. Du reste, tous ceux qui connaissent ce bon pasteur savent que ses médecines de préférence sont les fatigues, les privations et les souffrances de tout genre. Le bon Dieu a béni tant d'abnégation et de dévouement. Monseigneur a goûté d'ineffables consolations dans les missions qu'il a visitées. Pendant que les anciens chrétiens semblent vouloir détruire la Religion qui les a civilisés, les sauvages du lac Caribou, du lac Pélican, des rivières Nelson et Churchill accourent au-devant des missionnaires avec une ardeur admirable.

Monseigneur, au retour d'une si longue visite pastorale, jouit d'une excellente santé. Que ceux qui liront ces lignes en bénissent Dieu avec nous.

Comme notre bien-aimé Seigneur passait par Calgary pour visiter les missions de ce district, son cœur goûta une autre consolation à laquelle il était loin de s'attendre. Mgr Taché, le grand archevêque de Saint-Boniface,